

Antoine Colongue

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1657

Né à Oix (Beau du Rhône) , le 1637

Mort à Dijon , séminaire , le 3 janvier 1684

Notes bio - bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir:

Cloyseault: Menologe. p. 150

" Vies, C. III. p. 96-105. vie

Adry: C. II. p. 66 verso.

LE PÈRE

ANTOINE COLONGUE

(1637¹-1684)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — Son esprit d'oraison. — Sa crainte des jugements de Dieu. — Son amour pour JÉSUS-CHRIST. — Sa dévotion pour le saint sacrement de l'autel. — Sa dévotion pour la sainte Vierge. — Son zèle et sa charité pour le salut des âmes. — Sa charité pour les pauvres, pour les malades. — Sa douceur et son humilité. — Ses austérités. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

La vie du P. Antoine Colongue n'est pas tant un récit historique qu'une puissante exhortation à la vertu. Il sera au terrible jour du jugement du nombre de ces âmes bienheureuses dont les grands du monde s'écrieront : *Nos insensati vitam illorum existimabamus insaniam et finem illorum sine honore, ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est*². Heureux ! mille fois heureux ceux qui, comme lui, étant inconnus au monde, et à qui le monde étant inconnu, qui étant morts à eux-mêmes et ne vivant que de Dieu, passent toute leur vie dans l'oubli, dans la retraite, dans la prière et dans la pénitence, sans charges d'âmes, sans supériorité de maison, sans emploi de distinction ! Bien loin que sur la fin de leurs jours ils soient tourmentés de scrupules, de remords de conscience, de frayeurs des jugements de Dieu, ils se trouvent, au contraire, à l'heure

¹ Date approximative.

² Sagesse, I, 4.

de la mort remplis de confiance, de consolation et de joie. Telle est la vie et la mort de notre saint prêtre, et telle je demande à Dieu que soit la mienne. Ce Père était d'Aix, fils d'un conseiller au parlement de Provence. Il fit son institution à Aix en 1656, et fut ordonné prêtre en 1662.

Il avait l'esprit si pénétré de la présence de Dieu, qu'on ne croyait pas que dans tout l'espace des dix dernières années de sa vie il l'ait jamais perdue d'un seul moment. Le sommeil, qui ôte aux hommes le souvenir de toutes choses, ne lui faisait pas oublier la présence de Dieu. Il dormait très peu, et dans ce peu de temps il avait toujours l'esprit à Dieu, de sorte que non seulement son cœur, mais encore son esprit veillaient lorsque son corps reposait. Les veilles des grandes fêtes et tous les 25 de chaque mois, il passait toute la nuit à l'église devant le Saint-Sacrement, toujours en prières et en soupirs, sans prendre d'autre repos que celui de quelques moments pendant lesquels il se couchait sur le marche-pied de l'autel. Pour les autres jours, il y demeurait jusqu'à onze heures ou minuit, ce qui n'empêchait pas que le lendemain il ne fût toujours levé avant quatre heures pour se trouver à la méditation du matin.

Les douceurs et les consolations ineffables que Dieu communiquait au P. Colongue dans la prière, n'empêchaient pas qu'il ne fût étrangement frappé de la sévérité des jugements de Dieu. Il y a eu peu d'âmes dans ce siècle qui aient eu en même temps le cœur plus rempli que lui d'amour et de crainte. Aussitôt qu'il faisait réflexion sur la profondeur des jugements de Dieu, tout son corps tremblait comme les feuilles d'un arbre agité par le vent. Il en tombait souvent en défaillance la face contre terre. Dans cet état, il s'écriait avec l'Apôtre : *O altitudo sapientiæ et scientiæ Dei! quam in-*

comprehensibilia sunt judicia ejus ¹ ! ou avec le Psalmiste : *Justus es Domine et rectum judicium tuum* ². Puis, rentrant en lui-même, il disait avec un torrent de larmes : *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripas me* ³.

Toute sa vie était une oraison presque continuelle. Outre les prières vocales d'obligation, qu'il récitait toujours avec une ferveur et une attention particulières, il en avait encore plusieurs autres qu'il disait tous les jours pour plusieurs intentions, soit pour le soulagement des âmes du purgatoire, soit pour la conversion des pécheurs qui s'adressaient à lui dans le tribunal de la pénitence, soit enfin pour satisfaire à plusieurs dévotions particulières qu'il avait. Après cela, tout ce qui restait de temps dans la journée était employé à méditer les vérités chrétiennes. Son esprit en était si occupé, que dans les conversations non seulement il ne disait rien, mais le plus souvent même il n'entendait pas ce qu'on disait; et que pendant les repas il demeurait quelquefois immobile et sans action, croyant plutôt être à l'église et devant le Saint-Sacrement qu'au réfectoire et à la table, de sorte que ceux qui étaient auprès de lui étaient obligés de l'avertir de manger.

Qui pourrait exprimer son amour et sa dévotion pour JÉSUS-CHRIST. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui l'avait imprimé dans son cœur, qui en connaissait l'étendue. Le seul nom de JÉSUS-CHRIST le ravissait presque hors de lui-même. Il ne le pouvait entendre prononcer que son cœur n'en fût touché. Sans cesse il le répétait en lui-même, et à tout moment il l'avait en la bouche. Il ne

¹ Saint Paul aux Romains, XI, 33.

² Ps. CXVIII, 137.

³ Ps. VI, 2.

voulait que JÉSUS-CHRIST, il ne s'occupait et ne s'entretenait que de JÉSUS-CHRIST; tout autre discours lui était insipide. Il n'adorait, il ne louait, il ne remerciait, il n'aimait Dieu qu'en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST. Il ne voulait vivre, il ne voulait agir, il ne voulait prier que par JÉSUS-CHRIST, pour JÉSUS-CHRIST. S'il allait voir un malade, s'il consolait un affligé, s'il exhortait un moribond, s'il réconciliait un pénitent, il ne parlait jamais que de JÉSUS-CHRIST; son cœur leur communiquait de son abondance. Il l'envisageait dans toutes sortes d'objets, dans ses supérieurs, dans les pauvres, dans les riches et dans tout le monde. Enfin, JÉSUS-CHRIST lui était tout en toutes choses : *Omnia et in omnibus Christus*¹.

Mais l'objet le plus tendre de son amour et de sa dévotion était JÉSUS-CHRIST dans le saint sacrement des autels. Ses plus grandes délices étaient de l'y adorer. Les veilles des grandes fêtes il était continuellement, le matin et le soir, devant le Saint-Sacrement, et à peine prenait-il quelques moments pour se donner un peu de nourriture une seule fois dans la journée. Plus son silence était grand avec les créatures, plus ses entretiens avec JÉSUS-CHRIST étaient fervents. Aussi, le plus souvent, lui voyait-on le visage tout enflammé. Il y a derrière le grand autel de l'église de l'Oratoire de Dijon un petit réduit où ordinairement il passait la plus grande partie de la nuit à s'entretenir avec JÉSUS-CHRIST, lui parlant bouche à bouche et cœur à cœur; car il mettait tantôt sa bouche, tantôt sa poitrine, contre l'ais du tabernacle dans lequel était enfermé le Saint-Sacrement. Au commencement il n'y demeurait que depuis huit heures du soir jusques à dix. Mais dans la suite il n'en

¹ Saint Paul aux Corinth., III, 11.

sortait presque jamais qu'il ne fût minuit, même pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver.

Il était d'une exactitude inviolable à dire la sainte messe à l'heure précise que le sacristain lui avait marquée, pour honorer, disait-il, l'obéissance que JÉSUS-CHRIST a rendue à son père en lui offrant le sacrifice de la croix dans le temps et avec toutes les circonstances qu'il lui avait ordonnées. Mais il voulait dès la veille en être averti afin de s'y préparer en sa manière, parce qu'il lui fallait un temps considérable pour cela. Les jours de fêtes, où il était obligé de confesser, il faisait sa préparation dès le matin après la méditation, et quelquefois dès le soir, afin qu'au sortir du confessionnal il pût, après quelque moment de récollection, aller à l'autel, lorsque le sacristain l'avertirait. Mais les jours ouvriers il ne demeurait guère moins d'une bonne heure et demie pour se préparer et pour faire son action de grâces. Il la disait avec un recueillement et une dévotion extraordinaires, et dans le temps de la consécration et de la communion il était le plus souvent presque un demi-quart d'heure à pleurer et à soupirer. On l'avertit plusieurs fois qu'il fallait éviter ces sortes de singularités; il en tombait d'accord, et il s'en confessait comme d'une grande faute qui détournait les assistants de s'occuper du saint sacrifice pour ne penser qu'à ce qu'ils voyaient d'extraordinaire dans le prêtre; mais il n'en était pas le maître. Cela lui arrivait le plus souvent sans qu'il s'en aperçût lui-même, et il ne l'aurait pas cru si on ne le lui avait pas dit, parce qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour l'éviter.

Il honora et aima toute la vie la sainte Vierge avec des sentiments d'une piété singulière. Dès son bas âge il se mit sous sa protection, et commença à dire tous les jours le chapelet en son honneur. Il y ajouta dans la

suite son petit office, et a toujours continué jusqu'à la mort à réciter l'un et l'autre. Cette dévotion s'augmenta beaucoup depuis qu'il fut entré dans l'Oratoire, où l'on fait une profession particulière de l'honorer. Il a demeuré pendant plusieurs années dans la maison de Notre-Dame-de-Grâce en Provence, qui lui est consacrée et où elle est honorée par un concours continuel de pèlerins qui viennent l'invoquer de toute la province et des autres voisines. Il inspirait à tout le monde cette dévotion, particulièrement aux jeunes gens, pour obtenir par son intercession le don de la continence. Il était inépuisable quand il parlait des grandeurs de Marie. Il reconnaissait avoir été délivré par son secours de plusieurs dangers évidents où il aurait dû infailliblement périr corps et âme. Il avouait aussi avoir reçu d'elle des grâces toutes singulières, entre autres celle de sa vocation ; car il disait que la sainte Vierge l'avait mené dans l'Oratoire par la main sans qu'il sût où il allait, comme une mère mène son enfant. Il a avoué, quelque temps avant sa mort, n'avoir jamais rien demandé à JÉSUS-CHRIST par l'intercession de la sainte Vierge qu'il ne l'ait reçu, et souvent même plus qu'il ne demandait. Dans la ferveur de ses prières il conjurait quelquefois Notre-Seigneur par l'amour tendre que sa sainte Mère lui avait porté, et il trouvait dans ces paroles une efficace merveilleuse.

La charité du P. Colongue pour le prochain a paru principalement dans ce qu'il a fait pour le salut des âmes. Il était d'une assiduité inconcevable au confessionnal. Il y courait plutôt qu'il n'y allait ; il quittait tout pour s'y rendre. Le grand nombre de pécheurs, ni l'excès de leurs crimes, ne le rebutaient point. Il y recevait également toutes sortes de personnes, les pauvres et les riches, les grands et les petits, et les débauchés aussi bien que les dévots.

Il gardait envers les uns et les autres des conduites fort différentes. Il s'appliquait à chacun selon ses besoins : à retirer les uns du péché et à faire avancer les autres dans la vertu. Sa conduite était douce, mais ferme à observer les règles de l'Eglise. Il en prenait sur lui presque toute la rigueur et l'austérité, et il n'en imposait aux pécheurs que ce qui lui en paraissait indispensable; pour les cilices, les haïres, les disciplines jusqu'au sang, les jeûnes au pain et à l'eau, le coucher sur la dure, il se réservait tout cela. Il se contenta de donner un jour, pour toute pénitence, à un insigne pécheur quelques pratiques de dévotion avec cinq vendredis à jeûner. Cet homme, surpris, lui dit que cette pénitence était bien légère pour tant de crimes qu'il avait commis. « Il est vrai, lui répondit-il, mais je me charge du reste. » Pour lors, ce pécheur ne fit pas grande réflexion à cette parole. Au bout de six semaines, étant dans la sacristie de l'Oratoire pour attendre qu'on commençât une messe, il s'arrêta à causer avec le sacristain, et lui demanda comment se portait le P. Colongue. Ce sacristain lui répondit qu'il ne savait que lui dire sur cela, qu'il y avait près de six semaines qu'il ne vivait que de pain et d'eau, qu'il passait toutes les nuits à l'église devant le Saint-Sacrement, et qu'il croyait qu'il avait tout le corps couvert de haïres et de cilices, ou de chaînes de fer, parce qu'il remarquait qu'il ne marchait et qu'il ne se remuait qu'avec beaucoup de peine. Alors cet homme se ressouvint de ce qu'il lui avait dit, et étant convaincu que c'était pour lui, il quitta en silence le sacristain, s'en alla dans une petite tribune où il ne fit que pleurer pendant toute la messe, et depuis ce temps il a mené une vie aussi édifiante que par le passé elle avait été scandaleuse.

Le P. Colongue ne s'appliquait pas seulement aux besoins spirituels du prochain, mais encore à ceux du corps.

Il ne sortait presque jamais de la maison que pour visiter quelques malades, consoler quelques affligés ou assister quelques pauvres honteux. Il allait régulièrement deux fois par semaine à l'hôpital pour y faire aux malades quelques instructions, qu'il accompagnait toujours d'aumônes. Il en faisait autant aux prisonniers. Il avait une si grande tendresse pour les pauvres, qu'il se privait des choses les plus nécessaires à la vie pour les assister. Lorsqu'il en rencontrait qui n'avaient point de bas, il leur donnait les siens. Il avait obtenu la permission de donner aux pauvres le reste de tout ce qu'on lui servait à table, ce qui lui fournissait occasion de pratiquer en même temps la charité et la mortification; car le plus souvent il ne touchait point à ce qu'on lui servait, et il gardait tout pour en faire l'aumône à quelque pauvre famille. Il n'avait pas plus tôt reçu la pension que lui donnaient ses parents, qu'il en faisait des aumônes. Il empruntait même souvent de l'argent de ses amis pour ce sujet, et il aurait volontiers été mendier de porte en porte pour les assister.

Il avait encore un zèle tout de feu et de charité pour servir les malades. Un frère de l'Oratoire étant fort incommodé, il voulut être son infirmier. Il faisait son lit, allumait son feu, l'habillait, le levait et le couchait avec une affection merveilleuse, le consolant, l'animant à la patience et lui parlant toujours de Dieu. Quoique la maladie fût fâcheuse et durât longtemps, cela ne le rebuta pas un moment, et il était toujours également zélé et prompt à le secourir. Quelque temps après la mort de celui-là, un autre frère tomba malade; il en prit le même soin, lui rendit tous les plus bas services comme aurait fait un valet, et ne le quitta ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri.

Il était le plus doux de tous les hommes; ceux qui ont

demeuré avec lui et qui l'ont connu le plus particulièrement, assurent qu'il n'est jamais sorti de sa bouche ni plainte ni murmure; que jamais personne ne l'a vu en colère, ni même dans la plus légère impatience; qu'il passait sa vie dans un très profond silence; que toutes ses actions paraissaient si tranquilles qu'on l'aurait pris pour un homme sans passions. Ils ajoutent que son humilité était extraordinaire, qu'il se regardait comme le dernier des hommes, qu'il ne parlait de lui-même qu'avec mépris et toujours des autres avec louange et estime.

Ses austérités étaient excessives. On en jugera par ce que nous allons rapporter. Il portait ordinairement le cilice ou une ceinture de crin. Il prenait toutes les semaines deux fois la discipline, savoir le vendredi et le samedi, et assez souvent jusqu'au sang.

Après sa mort on lui a trouvé quatre cilices, dont il y en avait deux déjà tout usés, deux disciplines de fer ensanglantées avec des éperons de fer au bout et une ceinture de crin. Il ne couchait que sur une pailleasse piquée sans se déshabiller jamais, à moins qu'il ne fût malade. Sa vie était un jeûne presque continuel. Il mangeait très rarement de la viande; quand on lui en servait au réfectoire, il en coupait quelques morceaux sur son assiette qu'il remettait ensuite dans son plat sans en goûter, à moins qu'il n'en fût pressé par ceux qui étaient près de lui. Il ne buvait que de l'eau rougie d'un peu de vin. Il ne faisait ordinairement qu'un repas par jour, ne mangeant rien les soirs. Pendant l'hiver il ne se chauffait jamais. Dans les plus grandes rigueurs du froid, après avoir passé toute la matinée à l'église devant le Saint-Sacrement et quelquefois une bonne partie de la nuit, tout le soulagement qu'il prenait lorsque l'heure de dire sa messe était venue, c'était d'approcher les doigts

du feu pendant quelques moments pour les dégeler, afin de pouvoir tenir l'hostie et le calice.

De si grandes austérités doivent paraître bien surprenantes dans notre saint prêtre, qui était d'un tempérament fort délicat, toujours incommodé et très souvent malade. Sa plus grande peine dans ses maladies était d'être privé de dire la sainte messe, et de ne pouvoir réciter son bréviaire. Dès qu'il se sentait un peu mieux, il se levait et suppliait son directeur de lui laisser dire la messe, quoique son médecin le défendît toujours. La joie qu'il y trouvait faisait qu'il se trouvait mieux le reste du jour.

Au sortir d'une grande maladie, il devint hydropique et fut obligé de rester sept semaines à l'infirmierie, où il donna des marques d'une patience admirable. Dans le plus fort de ses douleurs, il ne faisait qu'adorer Dieu et JÉSUS-CHRIST en croix. Il se faisait lire de temps en temps, par son infirmier, un chapitre de l'imitation de Notre-Seigneur, ou la vie et la mort de quelque saint martyr afin de s'animer à souffrir. A leur exemple, il s'écriait quelquefois : « O mon Dieu, qu'est-ce que je souffre en comparaison de ces saints martyrs, qui ne vous avaient pas offensé comme moi ! » Enfin, quinze jours avant sa mort, ses jambes, qui étaient à ce moment tout enflées, crevèrent, ce qui lui fit dire souvent : « Je vois bien que ma fin approche et que mon corps s'en va en morceaux; *tempus resolutionis meæ instat* ¹. » Dès lors il ne parlait que des douleurs de JÉSUS-CHRIST. Il parcourait dans son esprit toutes les circonstances de sa passion, et répétait souvent les paroles saintes qu'il avait prononcées en croix; il y trouvait une force et une onction particulières. Il vomissait le

¹ Saint Paul, 2^e let. à Timoth., iv, 6.

sang avec de grands efforts jusqu'à huit ou dix fois par jour, sans témoigner la moindre impatience; mais, au contraire, dans le temps que cela lui arrivait, ne pouvant pas parler, il faisait signe à son infirmier de redoubler ses prières pour lui; dès que le mal était cessé, il s'élevait à JÉSUS-CHRIST et lui disait: « Je vous offre, « ô mon Sauveur, ce sang criminel en l'honneur du « sang innocent et adorable que vous avez répandu pour « moi sur la croix. Je n'ai pas mérité de le donner pour « votre foi; mais, ô mon Dieu, faites que je vous l'offre « en votre amour et pour votre amour. » Il fut ensuite tourmenté d'une soif violente, et aussitôt qu'il eut pris quelque chose il en fut extrêmement incommodé, jusqu'à ce qu'il l'eut rendu. Durant ce temps il répéta jusqu'à trois fois cette parole de Notre-Seigneur en croix : *Sitio*. Il reçut deux fois le saint viatique, et quoiqu'il eût les jambes tout écorchées, il voulut cependant se mettre à genoux pour le recevoir. Il demanda à chaque fois pardon à la communauté du mauvais exemple qu'il avait donné, se recommanda aux prières de chacun et les conjura de mieux vivre qu'il n'avait fait.

Se souvenant que le P. de Condren était mort le jour des Rois, il pria son infirmier de lui lire dans sa vie le chapitre de sa mort, et dans le même temps qu'il entendait ses dispositions saintes, il s'efforçait d'y entrer et d'exciter dans son cœur les mêmes sentiments. Il rendit heureusement son âme à Dieu le même jour, 6^e de janvier, sur les neuf heures du matin de l'an 1684.

Antoine Colongue

Liste des Assemblées

1661 Oix act.
 1663 Joyeuse act.
 1666 "
 1669 St. Joseph
 1672 N.D. de Grâces en Provence
 1675 St. Joseph
 1678 Arignon, séminaire
 1681 Dijon séminaire

Néologie

= Néé à Dijon le 3 janvier 1684, en odeur de piété

M.M. 582 p. 93 A.D. A. Colongue N. N.D. de Grâces en Provence, y réside, le 20 juillet 1676
 " p. 202 " D'Arignon à Dijon y réside 21 mai 1679

M.M. 607, 2^e catalogue, N 298 =

Antoine de Colongue, Du diocèse de Forcalquier, entré à Oix en 1657,
 prêtre en , mort en 1684.

Adry = Bibliothèque des Ecrits de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fran. 25682) G II, p 66 verso =
 Voyez les manuscrits de l'Institution (C'est tout.)

Cloyssault

Mémoires p. 150

L. F. Antoine Colongue était d'Als en Provence, fils d'un conseiller au Parlement. Il entra à l'Institution le 15 oct. 1656, fut ordonné prêtre en mars 1662. Il avait l'esprit si pénétré de la présence de Dieu qu'on ne croit pas que, dans l'espace des dix dernières années de sa vie, il l'ait jamais perdue de vue un seul moment. Les veilles des grandes fêtes et les 25^{es} de chaque mois, il passait toute la nuit devant le saint sacrement en prières et en soupirs sans prendre d'autres repos que celui de quelques moments pendant lesquels il se couchait sur le marchepied de l'autel. Tous les autres jours il y demeurait d'ordinaire jusqu'à 11 h ou minuit avant que de se retirer en sa chambre; et, nonobstant cela, tous les matins il était levé avant 4 heures pour se donner à la méditation. Les douceurs et les consolations ineffables, que Dieu lui communiquait dans la prière, n'empêchaient pas qu'il ne fût étrangement frappé de la sévérité de ses jugements. Il y a peu d'âmes dans ce siècle qui aient en un même temps le cœur plus rempli d'amour et de crainte. Toute sa vie était une oraison continuelle. Outre les prières vocales d'obligation qu'il récitait toujours avec une ferveur et une attention particulière, il y en avait encore plusieurs autres, qu'il disait tous les jours pour plusieurs intentions, soit pour le soulagement des âmes du Purgatoire, soit pour la conversion des pécheurs, soit enfin pour satisfaire à plusieurs confréries et dévotions particulières qu'il avait. Après cela, tout ce qui lui restait de temps dans la journée était employé à méditer les vérités chrétiennes. Son esprit en était si occupé que, dans les conversations, non seulement il ne disait rien, mais le plus souvent il n'entendait pas ce qu'en disait, et que, pendant les repas, il demeurait quelquefois immobile et sans action, croyant plutôt être à l'église et devant le saint sacrement qu'au réfectoire et à table. Il était d'une exactitude inviolable à dire la 1^{re} messe à l'heure précise que le sacristain lui avait marquée pour honorer, disait-il, l'obéissance que J.C.N.S a rendue à son Père en lui offrant le sacrifice de la Croix dans le temps et avec toutes les circonstances qu'il avait

ordonnées. Mais il voulait de la veille en être averti afin de s'y préparer en sa manière parce qu'il lui fallait un temps considérable pour cela. Il honora et vint toute sa vie la Sainte Vierge avec des sentiments d'une piété singulière. Dès son bas âge il se mit sous sa protection et il commença à dire tous les jours le chapelet en son honneur. Il y ajouta dans la suite son petit office et il a toujours continué jusqu'à sa mort à réciter l'un et l'autre. Cette dévotion augmenta beaucoup depuis qu'il fut entré dans l'Ordre où l'on fait une profession particulière de l'honneur. Il a avoué, quelque temps avant sa mort, n'avoir jamais rien demandé à J.C. par l'intercession de la St^e Vierge qu'il ne l'ait reçu et souvent même plus qu'il ne demandait. Sa charité pour le prochain a paru principalement en ce qu'il a fait pour le salut des âmes. Il était d'une assiduité inconcevable au confessionnal. Il y courrait plutôt qu'il n'y allait, d'abord qu'on l'avertissait. Il ne s'appliquait pas seulement aux besoins spirituels du prochain, mais encore à ceux de son corps. Il ne sortait presque jamais de la maison que pour visiter ses malades, consoler ses affligés ou assister ses pauvres honteux. Il allait régulièrement deux fois par semaine à l'hôpital pour y faire ses instructions aux malades, qu'il accompagnait toujours d'annonces. Il en faisait autant aux prisonniers. Ses austérités étaient excessives. On en jugera par le feu que nous allons rapporter. Il portait ordinairement le cilice ou une ceinture de crin. Il prenait toutes les semaines deux fois la discipline, savoir le vendredi et le samedi et avec violence jusqu'au sang. Après sa mort on lui a trouvé 4 cilices dont il y en avait 2 déjà tout usés, deux disciplines de fer ensanglantées avec des épous de fer au bout et une ceinture de crin. Il ne couchait que sur une paille sans se déshabiller jamais, à moins qu'il

ne fut malade ou dans l'infirmerie. Sa vie était un jeûne presque continuel. Il mangeait très rarement de la viande. Quand on lui en servait au réfectoire, il en coupait qqs morceaux sur son assiette qu'il remettait ensuite dans son plat sans en goûter, à moins qu'il n'en fût pressé par ceux qui étaient auprès de lui. Il ne faisait ordinairement qu'un repas par jour, ne mangeant rien les soirs. Pendant l'hiver il ne se chauffait jamais. De si grandes austérités seraient surprenantes dans une personne d'une parfaite santé et d'une complexion robuste. Mais elles le doivent bien paraître d'avantage dans notre saint prêtre qui était d'un tempérament délicat, toujours incommodé et très souvent malade. Au sortir d'une grande maladie, il devint hydroïque. Il fut obligé de demeurer pendant 7 semaines dans l'infirmerie où il donna des marques d'une patience admirable. Le ventre et les jambes lui enflèrent d'une grosseur prodigieuse, de sorte qu'il ne pouvait marcher, ni même faire un pas sans s'écorcher. Dans le plus fort de ses douleurs, il ne faisait que bénir Dieu et adorer J.C en croix. Il se faisait lire de temps en temps par son infirmier un chapitre de l'imitation de J.C, ou la vie et la mort de quelques martyrs afin de s'inspirer à souffrir à leur exemple avec plus de courage et de foi. Il reçut jusqu'à 4 fois le saint viatique, ce qu'il ne put faire sans ressentir de grandes douleurs. Il demanda à chaque fois pardon à toute la Communauté du mauvais exemple qu'il avait donné et la remercia des grands soins et de la charité qu'on avait pour lui. Il rendit heureusement son âme à Dieu à Dijon le 6 janvier de l'année 1684.

(1)
 Il est marqué sur
 la maison d'Aix et
 jâtre, mais au
 crochet sur la liste
 de l'assemblée de 1661
 et en 1663 à Joyeuse.
 (Note m. G. Cloussault)